

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

DISCOURS

PRONONCÉ AU

FESTIVAL DE SCHILLER

PAR

LOUIS KALISCH

TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR M. N. SASANOFF.

Pour tout Allemand, le jour que nous célébrons ici est un jour de joie et d'orgueil. Non seulement du Rhin jusqu'au Belt, non seulement en dedans des frontières de notre patrie, mais aussi sur les rives de la Tamise, comme sur celles de la Newa, par delà les Alpes et par delà les Pyrénées, même par delà l'Océan, sur cette terre où une nation progressive vit et travaille dans la libre et pleine expansion de ses facultés : partout où s'élève un foyer allemand, où des cœurs allemands palpitent, sera célébrée aujourd'hui la fête commémorative de celui qui, il y a cent ans, naquit pour éclairer le monde comme un phare lumineux.

Le jeune homme qui n'aperçoit encore aucun nuage au ciel et qui, sur la terre, ne voit que des fleurs, qui, dans son ardent désir d'activité, ne rêve que victoires, sans prévoir les défaites, puisera aujourd'hui un enthousiasme nouveau dans les chants de notre poète, et s'enflammera d'une ardeur nouvelle pour combattre les grands combats de la vie.

L'homme mur, depuis longtemps exilé de la sphère des sentiments et entré dans le monde de l'âpre réalité, l'homme qui, chaque matin, est obligé de recommencer une lutte pénible contre les importunes exigences de la vie, se retire aujourd'hui dans la solitude, et relisant les œuvres immortelles du poète, lui rend grâce d'avoir pu prémunir son cœur contre les froides inspirations du calcul égoïste, de n'avoir cherché aucun but ignoble dans les travaux et dans les combats de son existence, et d'avoir conservé l'amour de l'humanité malgré les amères déceptions que la société lui a fait éprouver.

Et le vieillard dont les cheveux argentés couvrent à peine les tempes, qui ne donne plus rien à la vie et qui ne lui demande rien, fait revivre aujourd'hui dans sa fantaisie les créations de Schiller; son front pâle et ridé se colore d'une douce rougeur, son cœur refroidi recommence à battre avec vivacité; il se rappelle avoir été jeune aussi et d'avoir eu pour intimes compagnes de ses beaux jours les créations du poète.

Car Schiller est avant tout le poète de la jeunesse.

Fils du XVIII^e siècle, il apparut au moment où le souffle d'un esprit nouveau faisait trembler et chanceler sur ses bases l'ancien monde décrépît. Son premier ouvrage, écrit lorsque le poète sortait à peine de l'adolescence, donna une preuve évidente que le jeune écrivain deviendrait un des puissants et des plus généreux luteurs dans le grand combat des esprits qui se préparait. Mais, ce qui dans la première œuvre de sa jeunesse se produit comme un sentiment obscur et confus, apparaît dans ses œuvres postérieures sous une forme toujours plus parfaite, toujours avec plus de pureté, d'éclat et de beauté. Depuis les « Brigands » qu'il écrivit en cachette étant élève d'un institut militaire, jusqu'à « Guillaume Tell », œuvre arrachée à la mort avide, depuis les premiers jusqu'aux derniers sons de cette lyre, trop tôt devenue silencieuse, quelle foule d'ouvrages sublimes ! quelle abondance d'idées ! quel trésor de sentiments généreux ! Mais toutes ces créations, aussi variées et aussi diverses qu'elles soient, sont pénétrées d'une même énergie d'enthousiasme pour les biens les plus chers et les plus nobles de l'humanité, pour la liberté et le droit, pour le développement de l'intelligence et la pureté de la morale, pour un avenir qui doit surgir triomphant des ruines du passé.

Et ce n'est pas seulement dans ses poésies, c'est dans les œuvres du philosophe et de l'historien Schiller que ce souffle de l'enthousiasme se fait sentir. La pensée qui anime toutes ses œuvres, c'est de développer l'homme, de le transfigurer jusqu'au point de lui donner la conscience de sa dignité native. Dans ses ouvrages historiques il nous montre le libre arbitre comme le signe distinctif de l'homme, et ce qu'il découvre dans l'histoire il l'idéalise dans ses créations poétiques, il l'élève dans ses travaux de philosophie à la hauteur d'une suprême loi. Le Bon et le Beau sont pour lui inséparables et c'est pour cela qu'il veut que l'homme par la contemplation et l'étude du Beau s'élève jusqu'à la conception de la liberté morale, que par l'art, qui vient du ciel, l'homme apprenne à remonter au ciel.

De telles idées animent ses ouvrages, tous embrasés des flammes éclatantes de l'enthousiasme juvénile et font qu'ils impressionnent et qu'ils entraînent irrésistiblement la jeunesse.

Quand le nom de Schiller fut prononcé pour la première fois, les astres de notre littérature classique brillaient déjà de tout leur éclat. Klopstock se reposait sur ses lauriers, Lessing, avec sa puissante intelligence, avait éclairé presque toutes les sphères du savoir humain, Herder se trouvait à l'apogée de son activité et Göthe venait de clore la première période de son développement. Cependant ces grands esprits agissaient, plus ou moins indirectement sur la masse populaire ; Schiller, au contraire, s'adressa directement au cœur du peuple et le réchauffa, l'embrasa au contact de son propre cœur. Du haut de la scène « qui représente le monde » il parla à notre peuple une langue que celui-ci n'avait encore jamais entendue, et dans cette langue le peuple trouva l'expression de ses sentiments les plus intimes, les plus profonds. C'est *lui*, qui par la puissance de son génie, par la magie de sa parole, éleva le peuple allemand jusqu'à ces hauteurs, où l'œil voit plus clair, où la poitrine respire plus librement. Il découvrit au peuple des trésors cachés, des richesses qu'on n'avait point encore soupçonnées. *Lui*, mieux que tout autre, éveilla dans notre peuple la conscience de sa valeur et lui apprit à porter haut la tête. Lui, mieux que tout autre, enseigna aux Allemands le respect de la femme, respect qui préserve les nations d'une décadence morale. C'est *lui* encore qui alluma dans les cœurs allemands l'amour de la patrie, cet amour qui doit enthousiasmer les jeunes gens et qui ne peut s'éteindre même dans les vieillards, cet amour qui donne un prix nouveau à la vie et qu'embellit la mort elle-même, cet amour qui fait étinceler les pages de l'histoire d'exploits glorieux et immortels.

Mais si Schiller était un ardent patriote, son patriotisme ne le tenait pas enfermé dans un cercle étroit. La fécondité de son génie était trop grande pour qu'il ne voulût enrichir qu'un seul peuple ; son intelligence était trop élevée pour voir les limites de l'humanité

dans les frontières de la patrie, et les premiers élans de son génie révélèrent au monde un poète universel. C'est pour cela que la France régénérée, dont le cœur palpitait ardemment pour tout ce qui était grand et généreux et qui appelait l'humanité à venir se joindre à elle et lutter pour des droits imprescriptibles, l'adopta comme citoyen français. C'est pour cela aussi que Schiller, longtemps avant d'avoir atteint l'apogée de la perfection poétique, était déjà le poète de toutes les nations. Non, le cœur de Schiller n'a jamais connu ce patriotisme étroit, exclusif, barbare, qui repousse avec mépris tout ce qui se trouve au delà des limites de la terre natale. Un tel patriotisme n'appartient qu'aux esprits bornés et aux époques depuis longtemps tombées dans l'oubli, où les nations ne connaissaient entre elle d'autre contact que l'hostilité. Mais Schiller détestait aussi ce plat cosmopolitisme, qui témoigne autant de l'insuffisance du caractère que de la sécheresse du cœur.

Dans le cœur de l'homme généreux, l'amour du prochain ne s'éteint jamais, mais son attachement le plus fort, le plus ardent, appartiendra toujours à sa famille. Les liens sacrés qui nous unissent aux nôtres ne nous rendent pas étrangers à ceux qui ne sont point assis au même foyer; au contraire, celui qui est étroitement, intimement uni à sa famille, est aussi profondément dévoué à l'humanité. Le meilleur père de famille est aussi le meilleur citoyen, et ce n'est que le citoyen parfait d'un Etat particulier qui peut se sentir citoyen du monde. C'est dans ce sens que Schiller a été patriote et cosmopolite à la fois.

Schiller, le grand poète, le penseur profond, l'historien inspiré, Schiller considérait chaque individu comme une fleur, chaque peuple comme une branche à l'arbre de l'humanité. La feuille qui ne tient plus à la branche s'effeuille et devient le jouet des vents, la branche qui ne reçoit plus sa nourriture du tronc commun se sèche et déshonore le tronc qui l'a portée. Schiller voulait que toutes les branches de l'humanité fussent également florissantes, mais sur toutes les autres, celle dont il était la plus brillante fleur. Tel était son patriotisme!

Si nous aimons et admirons en Schiller le grand poète et le grand penseur national, nous n'admirons ni n'aimons pas moins en lui le caractère noble et pur dans lequel se révèle à un degré si rare la majesté de la nature humaine. C'est surtout la haute moralité de son caractère qui lui a élevé un trône éternel dans le cœur de notre nation. Chaque peuple admire les héros qui, nés sous le chaume, se sont élevés aux plus hautes destinées de l'humanité, et ceux principalement qui, dans leurs longues veilles, construisent pour la pensée des mondes nouveaux.

Encore tout jeune et déjà persécuté parce qu'il s'était permis de suivre les inspirations de sa muse, sans permission de l'autorité, menacé d'emprisonnement, n'ayant autour de lui personne, personne à qui il pût se confier, pauvre et abandonné, isolé dans l'immensité de ce monde, dont il n'était pas connu et qu'il ne connaissait pas non plus, il ne désespéra cependant jamais de son étoile, et préserva l'idéal qu'il portait en lui des souillures de l'impitoyable réalité. Son courage croissait avec les obstacles qui s'accumulaient autour de lui, et plus il était opprimé par les nécessités et les misères de la vie, plus son génie prenait un audacieux élan pour s'élancer vers les sommets sublimes. Chaque nouveau combat finissait par une nouvelle victoire; mais, hélas! chaque victoire lui enlevait un lambeau de sa vie, et c'est ainsi que dans la fleur de la virilité il fut ravi à la patrie, à l'humanité.

La vie de Schiller est un martyre navrant.

Qu'est-ce qui lui a donné la force de supporter si admirablement ce martyre? Une foi inaltérable dans la nature divine de l'homme, l'amour ardent du *Beau* et du *Bon*, un irrésistible élan vers la lumière et la vérité, et, par-dessus tout, l'inébranlable confiance dans la réalité de sa haute vocation. Pour lui, la poésie était un sacerdoce et le poète un pontife officiant sur l'autel de l'humanité. Aussi savait-il écarter de cet autel, où il entretenait constamment la flamme de l'inspiration, tout ce qui est bas, tout ce qui est commun.

Dans sa personne le poète avait transfiguré l'homme, et lui, l'égal des plus grands esprits, était en même temps le plus aimant des époux, le plus prévoyant des pères, l'ami le plus fidèle et le plus loyal citoyen.

Nous Allemands, nous contemplons et nous admirons dans ce créateur de tant de sublimes figures idéales, l'idéal même de l'homme, en qui se reflètent plus que dans tout autre, et, comme dans un miroir, les grandes qualités de notre nation. C'est pour cela que nous le portons dans nos cœurs, que son nom nous rassemble comme un étendard sacré, que ses chants immortels éveillent en nous la soif des hauts faits, qu'ils nous apportent le courage dans les périls, la consolation dans le malheur et qu'ils conservent dans nos âmes le culte de la vertu.

Et vous aussi, qui ne parlez point notre idiôme, votre participation à cette fête démontre que vous avez les mêmes idées que nous, que vos cœurs battent à l'unisson des nôtres. Vous, fils de la France, riant pays béni de Dieu, parmi vous nous n'oublions certes pas notre patrie, mais nous nous sentons vivre au milieu de nos frères; vous, enfants de la fière Albion que l'Océan entoure d'une ceinture resplendissante! Vous tous: Russes, Polonais, Italiens, citoyens du monde ancien et du nouveau monde, nous saluons votre présence avec une joyeuse gratitude! Elle orne notre fête et lui donne sa vraie consécration, car elle témoigne que *notre* Schiller est le *vôtre* aussi. Elle nous offre une belle et vivante image de la fraternité des peuples, que notre poète, dans son enthousiasme humanitaire, a prophétisé en s'écriant: « Embrassez-vous tous, myriades d'hommes! »

Eh oui! notre Schiller est le vôtre aussi, vous avez entendu ses chants comme nous les avons entendus. Les sons puissants qui vibrent sur les cordes de sa lyre vous émeuvent comme ils nous ont émus, et comme nous, vous espérez voir ce magnifique avenir qu'il portait dans son cœur, et que voyait son esprit. L'âge d'or que les poètes ont chanté n'a jamais existé encore, mais il arrivera, il doit arriver, car l'humanité avance et ne recule pas. Aucun rayon de soleil ne tombe en vain du haut des cieux et la parole prononcée par un génie sublime ne se perd pas non plus, elle germe dans les cœurs des hommes et porte ses fruits. Soyez-en certains, il viendra un temps où les champs ne boiront plus jamais qu'une rosée fécondante et non plus le sang des victimes humaines. Il viendra un temps où les peuples, éclairés sur le but de leur destinée par une instruction généralement répandue, réunis par la concorde, libres par la raison, forts par l'obéissance à de justes lois, prospères par la possession incontestée des fruits de leur labeur, travailleront en commun au grand œuvre de la civilisation.

Oui! l'idéal de Schiller se réalisera et puissions nous tous, qui sommes réunis ici pour rendre hommage à ses mânes, puissions-nous, animés comme lui de l'amour de l'humanité, embrasés de son enthousiasme, forts de son énergie, travailler sans repos, ni trêve à la réalisation du monde qu'il avait entrevu et prophétisé. Et quand un siècle plus tard, nos arrière-neveux se réuniront pour célébrer de nouveau le jubilé du grand poète, ils se rappelleront de nous avec reconnaissance, et se diront que nous avons su cultiver la semence et la leur transmettre en gerbes dorées.

Paris, le 10 novembre 1859.